

Berne, été 1980

Aperçu sur l'activité d'un expert suisse au Pakistan

Au nombre de ses activités consacrées aux femmes, la Suisse finance un projet de l'OIT de formation de femmes en région rurale au Pakistan : celui-ci vise à élargir la formation des instructrices qui enseignent dans des centres, les "industrial homes", qui existent depuis le début des années 70. Ces centres ont été créés à l'intention des jeunes filles et jeunes femmes de plus de 1000 villages et petites villes du Punjab, afin de les encourager surtout à confectionner elles-mêmes leur trousseau en vue de leur mariage (broderie, couture, tricotage). L'objectif est aussi de leur permettre de répondre à leurs propres besoins dans la vie quotidienne et même éventuellement de coudre des habits à vendre sur le marché local.

Cette institution est soutenue par des comités bénévoles émanant de la communauté locale et par le département des affaires sociales, qui verse un modeste salaire aux instructrices de ces "homes" et l'équipement de base nécessaire (principalement les machines à coudre). Une partie du soutien logistique et des contributions financières sont aussi assurés par les comités.

L'objectif du projet en question est d'ajouter à l'enseignement de la broderie, de la couture et du tricotage dont il est question plus haut celui de la fabrication des tapis et celui de l'économie domestique (soins aux enfants, hygiène, équilibre alimentaire, jardinage, élevage de poulets, etc.).

Avant de parler davantage du projet par la voix de la personne qui l'anime, quelques mots sur les conditions de vie de la femme pakistanaise en région rurale au Punjab; ils permettront au lecteur de situer quelque peu le contexte social dans lequel se situe le projet.

En région rurale, les femmes pakistanaïses des familles les plus démunies sont responsables à la fois du bon fonctionnement de la vie familiale (responsabilité des enfants, cuisine, y compris bouillir le lait, transporter l'eau, lessives, entretien de la maison, etc.), de l'état de la maison (réparations après la saison des pluies), du bétail (ramasser et transporter le fourrage, nourrir les animaux, les traire), de certains travaux agricoles (repiquage du riz, aide au père de famille lors des récoltes - riz, coton, blé -) et des travaux artisanaux traditionnels (filage du coton, couture, broderie, crochetage, travail de la paille, etc.).

Inutile de souligner que la femme pakistanaïse de cette condition est surchargée et qu'il ne saurait être question pour elle de s'astreindre à une activité supplémentaire comme la production des tapis. Toutefois, à mesure que le statut des femmes s'élève, elles passent de plus en plus de temps à la maison, étant donné que les travaux des champs, le ramassage du fourrage, etc. sont du ressort d'autres personnes. De toute façon, l'enseignement transmis par le projet ne s'adresse pas en priorité aux mères de famille; de plus, il vise aussi à faire adopter certains principes rudimentaires en économie domestique qui devraient apporter un meilleur équilibre à la vie familiale.

Revenons au projet dont il est question. Il est animé par un expert suisse, Madame Neuenschwander.

Madame Neuenschwander ? une femme dans la force de l'âge qui a toujours travaillé dans le domaine social, en Europe ou dans divers pays en développement; une femme authentique, au sens pratique, sachant mettre en confiance les instructrices qu'elle forme et nouer avec ses élèves une relation d'amitié qui soutienne celles-ci dans leur travail; une femme qui, en apprenant la langue de

- 3 -

la région et en s'adaptant aux habitudes du pays (par exemple en se couvrant la tête lors de ses visites dans les villages, comme le veut la tradition), sait se faire respecter et jouit ainsi de la confiance essentielle au développement de son activité; enfin, une femme qui, par sa persévérance et son engagement, a permis en 18 mois de faire accepter le projet dans plusieurs régions du Punjab.

Afin de répondre aux objectifs du projet, Madame Neuenschwander a organisé des cours de 6 1/2 mois dans trois régions du Punjab, réunissant chaque fois 20 à 30 instructrices des "industrial homes" dans les villes qui disposaient de l'infrastructure nécessaire pour les y accueillir.

Madame Neuenschwander a bien voulu répondre aux quelques questions que nous lui avons posées en avril 1980 :

Question : Qu'est-ce qui vous paraît le plus important dans votre travail, dans le contact que vous avez avec vos élèves ?

Réponse : Probablement le fait de partager avec elles ce qu'elles entreprennent pendant ces 6 1/2 mois de formation. Je leur montre moi-même que l'enseignement qu'elles devront transmettre plus tard aux filles et aux jeunes femmes de leur "industrial home" comporte aussi des travaux physiques peut-être un peu rébarbatifs, comme le labourage à la bêche d'un coin de terre pour le jardin ou le nettoyage du poulailler. Mes élèves ont tendance à classer les travaux de différentes natures dans un ordre hiérarchique. Pour elles, enseigner, c'est d'abord transmettre des connaissances théoriques sans s'engager dans des travaux pratiques. Par mon

- 4 -

attitude, je m'efforce de montrer que ces deux aspects sont complémentaires : il m'est arrivé un jour de commencer devant mes instructrices à labourer un jardin seule, celles-ci se mettant bientôt à la tâche avec moi, comprenant le rôle qu'elles avaient aussi à jouer.

Cette attitude est d'ailleurs le reflet d'une tendance observée généralement au Pakistan. Il est plus difficile d'obtenir un soutien extérieur pour les aspects pratiques d'une matière ou d'un sujet à enseigner aux élèves que pour la partie théorique de cet enseignement.

Question : Comment vos instructrices réagissent-elles à cette nouvelle expérience ?

Réponse : La vie de groupe entre filles de 15 à 25 ans pendant 6 1/2 mois est certainement une nouveauté pour elles. Au début, il apparaît clairement, lors de nos discussions; que plusieurs d'entre elles ne sont pas habituées à ce qu'on leur demande ce qu'elles pensent de tel ou tel sujet. Peu à peu, les discussions stimulent la réflexion. Cet aspect de mon enseignement est tout aussi important que le cours lui-même.

Pour ces filles, il est en général dur de retourner après le cours dans la communauté où elles enseignent. Il faut toujours du temps pour se réadapter progressivement au comportement traditionnel qu'on attend d'elles. Elles introduisent peu à peu les nouvelles matières dans leur enseignement mais cela de façon inégale : les sujets touchant à l'économie domestique leur paraissent en effet souvent secondaires, comme aux femmes du village et à la communauté locale. Pour tous, il importe avant tout de développer les activités qui

- 5 -

sont source de revenu.

La fin du cours ne signifie pas une rupture totale avec mon activité : une fois de retour dans leur milieu de travail, les instructrices ont en effet souvent besoin de soutien lorsqu'elles se heurtent à des obstacles difficiles à surmonter. De plus, il m'appartient de continuer à démontrer l'importance de sujets tels que l'hygiène, l'équilibre alimentaire, le soin aux enfants, etc.

Question : Je suppose que par votre cours, vos élèves prennent conscience de certaines des réalités de la société dans laquelle elles vivent. Comment concevez-vous votre rôle dans ce domaine ?

Réponse : Il ne m'appartient pas de prétendre avoir une influence sur la structure sociale au Pakistan et en particulier sur la place des femmes dans cette société. Ce sont les femmes que je forme ou plutôt certaines d'entre elles qui, très progressivement, changeront de comportement, en élargissant leurs connaissances et acquérant une certaine autorité qu'elles transmettront aussi à leurs élèves avec le temps. Leur changement d'attitude entraînera progressivement un changement de comportement des hommes à leur égard. Mais les tendances conservatrices sont très fortes actuellement.

Question : Comment avez-vous procédé au recrutement de vos élèves ?

Réponse : Au début, je suis allée moi-même dans les villages pour expliquer aux femmes les intentions que j'avais en organisant mes cours, pour persuader pères, maris et frères

- 6 -

d'autoriser leurs filles, femmes et soeurs à quitter pour 6 1/2 mois la localité où elles travaillent pour suivre mon cours en ville. Il était essentiel de mettre les hommes en confiance, de leur garantir que les élèves du cours seraient en toute sécurité et que je ferais régner une certaine discipline. Le moindre incident compromettrait en effet tout mon travail dans la région. Il ne faut pas oublier que les jeunes filles ou les femmes en général n'ont aucune habitude de se déplacer seules ou même à deux, surtout à la campagne. Il n'est pas usuel non plus pour les hommes de voir des femmes sans chaperon.

Il a aussi fallu persuader les hommes des comités de village qui contrôlent les activités de la communauté locale qu'il serait souhaitable que l'institutrice de leur "industrial home" acquière une formation supplémentaire dans l'intérêt de toute la population.

En fait, ce travail de motivation aurait dû être entrepris par les autorités locales du département des affaires sociales, responsable de ce projet du côté gouvernemental. Au début, il a fallu le faire moi-même dans certaines régions.

Question : Comment qualifieriez-vous les relations que vous entretenez avec les autorités gouvernementales en général ?

Réponse : Cela dépend beaucoup des personnes. Je suis parfois activement soutenue dans mon travail, d'autres fois pas du tout. De manière générale, les fonctionnaires ne vont pas volontiers dans les villages lorsqu'ils peuvent rester dans leur bureau. Or, excepté pour l'orga-

nisation pratique de mes cours, c'est dans mon travail au sein des communautés locales que j'ai souvent besoin d'un meilleur soutien, en particulier pour suivre le travail des instructrices après les cours et pour les aider à résoudre les problèmes qu'elles rencontrent. J'aimerais relever que j'ai souvent réalisé combien, au début surtout, on dépend presque totalement d'un chauffeur en qui on peut avoir toute confiance, qui fasse office d'interprète et de guide dans une région encore inconnue. Cela est encore plus vrai dans des situations comme la mienne où l'on travaille seul, sans une équipe pour vous soutenir, avec un minimum d'infrastructure à sa disposition et sans téléphone. Inutile d'ajouter que sans solide véhicule, on est paralysé dans son travail, lorsque le seul accès aux villages les plus reculés est une piste que traversent parfois les canaux d'irrigation; il est alors préférable de ne pas tomber en panne à plusieurs kilomètres de la première habitation par une température de 40 à 45° à l'ombre

Pour revenir aux relations que j'entretiens avec le département des affaires sociales, l'un des principaux problèmes non résolus est celui du choix et de la formation d'un homologue pakistanais qui puisse reprendre mon activité lorsque je quitterai le Pakistan. L'idéal serait que ce poste soit rempli par une femme du département des affaires sociales pour qu'elle puisse communiquer aisément avec les femmes concernées par le projet. Mais il est presque inconcevable qu'une Pakistanaise circule seule dans les villages comme je le fais; d'ailleurs plus le niveau d'instruction d'une femme est élevé, plus on considère dans l'optique traditionnelle qu'elle doit rester chez elle.

- 8 -

Il n'a pas encore été possible non plus de trouver parmi les fonctionnaires du département responsable un homme qui pourrait devenir mon homologue. Là encore, la réticence vient peut-être de la nécessité de passer la plus grande partie de son temps dans les villages.

Question : De manière générale, comment expliquez-vous l'indifférence de certains de vos interlocuteurs au sein de l'administration pakistanaise à l'égard de votre projet, alors qu'ils travaillent dans un département qui proclame qu'il faut faire davantage en faveur des femmes ?

Réponse : Je crois que si on y réfléchit, ce manque d'intérêt est au fond une réaction assez naturelle : les innovations et changements que je suggère en animant ce projet sont ressentis par ces personnes comme des problèmes difficiles à résoudre dans les conditions dans lesquelles elles travaillent (manque de moyens financiers et de transport, difficultés liées à la motivation et au contrôle du travail des subordonnés, etc.). En tant qu'expert, je me dois de leur apporter des solutions ou du moins de leur faire sentir que je suis là pour les soutenir dans un processus de changement qui sera souvent lent.

Il est souvent difficile de savoir jusqu'où on peut aller pour promouvoir des changements. Vouloir aller trop vite en besogne pourrait conduire à un blocage mental total chez mes interlocuteurs : un sentiment d'impuissance devant l'exigence de tant de changements ferait place à la volonté de coopérer en vue de contribuer à résoudre une succession de problèmes, graves ou moins graves, jour après jour.

La situation dans laquelle se trouve un expert peut aussi être frustrante dans la mesure où l'on se sent réduit au rôle de conseiller, entre les mains d'un gouvernement qui en dernier ressort est libre de décider ce qu'il veut pour l'avenir du projet, même si le pays donateur et l'organisation qui gère le projet ont leur mot à dire.

Question : Qu'en est-il de l'origine des instructrices que vous formez ?

Réponse : Elles proviennent le plus souvent de classes sociales à revenu modeste ou moyen; elles ont en général poursuivi leur scolarité légèrement au-delà du niveau primaire. Ce sont souvent des jeunes femmes qui ont des situations familiales difficiles (veuves ou divorcées) et qui doivent subvenir à leurs besoins et même entretenir une famille.

En ce qui concerne leur origine géographique, nous n'avons pas encore réussi à trouver une solution satisfaisante : en effet, la plupart de celles qui ont été choisies par le département responsable comme élèves pour mon cours viennent de milieux urbains, ou en tout cas ne travaillent pas dans leur milieu d'origine. Une fois formées, certaines d'entre elles ne veulent plus retourner enseigner dans le village où elles travaillaient; ou bien elles continuent à y aller mais n'y résident pas, leur famille n'acceptant pas qu'elles vivent seules dans une communauté étrangère. Elles finissent alors par passer un temps considérable dans les moyens de transport publics et dépenser une part importante (quelquefois la moitié) de leur salaire déjà

très bas¹⁾ à voyager. De ce fait elles font souvent preuve d'un taux d'absentéisme plus élevé que leurs collègues d'autres villages.

A l'avenir, il conviendra de tout entreprendre pour qu'il soit possible de recruter comme instructrices des filles des villages mêmes où sont localisés les "industrial homes" ou des alentours immédiats. Une telle démarche exige un effort supplémentaire puisque les filles d'origine urbaine ont un niveau d'instruction supérieur et obtiennent donc plus facilement les postes d'instructrices. Cet effort paraît très nécessaire puisqu'il permettrait à la fois d'améliorer directement le niveau d'instruction des femmes des régions rurales et de faciliter l'intégration des instructrices et par là même d'augmenter l'impact de leur enseignement dans leur propre milieu social.

* * *

La principale impression qui domine après avoir rencontré Madame Neuenschwander et l'avoir vue travailler se résume comme suit : pour renforcer le rôle socio-économique des femmes des régions rurales du Pakistan (comme d'ailleurs dans tout engagement pour un projet de développement), ténacité, patience et sagesse semblent être les principales qualités requises.

Davantage d'actions comme celle décrite ici paraissent essentielles; mais quoi qu'il en soit, le facteur "temps" reste déterminant.

F. de Morsier

¹⁾ 250 Rupees par mois; comparé au salaire des enseignants d'école primaire qui travaillent dans des conditions beaucoup moins difficiles (600 Rupees), ce revenu est minime (5 Rs = 1 Frs).